

TEXTE à résumer :

L'écriture est un métier ancien, et peut-être que c'est sa pratique qui me rend un peu conservatrice. Je me méfie généralement de tout ce qui peut nous permettre de déléguer une tâche, je me méfie de la paresse comme de la peste. Il me semble que nous avons tous vu ce que les smartphones nous ont fait — comment ils nous ont délestés de notre temps libre, notre temps de rêverie, mais aussi de notre capacité à trouver notre chemin sans GPS dans une ville, par exemple. Autrefois, je connaissais par cœur le numéro de téléphone de tous mes amis — aujourd'hui, je suis incapable de réciter celui de l'homme avec qui je vis depuis une décennie, parce que je n'ai jamais eu besoin de le retenir, puisqu'il est enregistré dans une machine dont je ne me sépare jamais.

L'IA est sur toutes les lèvres depuis quelques temps, et je vois les gens autour de moi s'en saisir les uns après les autres, pour synthétiser des documents de travail, pour faire des recherches, parfois même pour écrire des discours ou des lettres d'amour, pour remplacer un psy. Je dois dire que je suis assez étonnée de ce ravissement sans frein, comme si personne ne voyait le problème, le danger probable qu'il y a à abdiquer tant de choses avec tant de légèreté. Faire des recherches est laborieux, c'est vrai — mais les faire est une chose différente d'en recueillir simplement les fruits.

On apprend beaucoup de choses dans l'acte de chercher, comme dans celui de structurer, d'inventer sa propre forme. Si je devais aujourd'hui faire de nouveau un doctorat, je pourrais probablement m'éviter de longues heures d'atermoiement grâce à l'IA, pourtant je sais que ce que j'ai acquis dans l'exercice, ce n'est pas tant un diplôme que l'art de la patience et de la réflexion. Je n'avais pas particulièrement envie que ça aille plus vite — ce que je voulais, c'était m'éprouver, relever le défi.

Je parle régulièrement avec des personnes qui me demandent gaiement si j'utilise moi-même l'IA pour écrire ou traduire à ma place, et cette question me mystifie. Je suis écrivain, donc la valeur ajoutée de ce que je fais, c'est que ce soit moi qui le fasse — jusqu'à nouvel ordre, en tout cas. Peut-être que c'est précisément parce que l'IA paraît particulièrement compétente dans mon domaine — la rédaction, pour le dire vite — que la frontière est facile à délimiter. Si j'utilise l'IA pour mon travail, si j'invite l'IA à me remplacer, je réduis moi-même à néant le sens de ce que je fais. Il y a longtemps que les traducteurs peuvent se reposer sur les outils de traduction en ligne pour gagner du temps. Pourtant, je ne l'ai jamais fait — je traduis mot par mot tous les textes qui me sont confiés, parce que je considère que ma minutie et mon application, mon engagement, sont essentiels pour arriver au bon résultat. Je me leurre peut-être, mais je pense que c'est la

raison pour laquelle les éditeurs me paient lorsqu'ils me confient un texte : pour que je le traduise, que je fasse le travail.

Katrine Marçal[1] explique bien comment les robots sont très efficaces pour les tâches que relèvent du calcul, mais qu'ils demeurent incapables de reproduire tous les mouvements du corps humain, tous les réflexes. Il est relativement facile de construire une machine capable de battre un être humain aux échecs, mais impossible à ce jour de créer un robot qui puisse vaincre un bon joueur au tennis — il serait même inenvisageable de créer quelque chose capable d'enchaîner aussi vite que nous des tâches simples comme lacer des chaussures puis essuyer une table d'un coup d'éponge.

Or l'écriture, au sens de littérature, n'appartient pas au domaine du calcul, mais à celui du mouvement. Quand j'écris, j'ignore ce que je vais écrire, je pose les mots les uns après les autres, et ce qui gouverne à mes décisions m'échappe en partie. Par ailleurs, l'IA ne peut travailler qu'à partir de choses déjà établies, tandis que la fiction consiste précisément à inventer des choses nouvelles, des événements qui n'ont pas eu lieu. Si nous confions notre destin narratif à l'IA, elle ne nous présentera que des choses que nous avons déjà faites, déjà pensées, déjà conçues. Nous tournerons en rond dans un monde parfaitement familier, le terrain clos de toutes nos obsessions et nos a priori.

Julia KERNINON, article intitulé « Concernant l'IA », publié sur son blog le 23 octobre 2025

Note

[1] Écrivaine et journaliste suédoise

Proposition de corrigé du résumé :

Au risque de paraître rétrograde, je pense que l'IA menace nos capacités à rêver et à mémoriser et nous prive dangereusement des apprentissages liés à l'effort. En confiant une recherche à l'IA, nous renonçons à développer notre minutie et notre investissement personnel. En tant qu'écrivaine et traductrice, je ne peux donc y avoir recours car la plus-value de mon travail réside précisément dans ma subjectivité.

En réalité, si les machines excellent dans certaines tâches logiques, elles peinent à reproduire la complexité des mouvements humains. Or, l'écriture littéraire repose sur un processus créatif imprévisible voire énigmatique. En outre, l'IA s'appuie uniquement sur des connaissances existantes. Lui confier la création littéraire empêcherait la créativité et l'originalité, enfermant notre imagination dans un univers familier.

[130 mots]